

**Europa e Italia.  
Studi in onore di Giorgio Chittolini**

**Europe and Italy.  
Studies in honour of Giorgio Chittolini**

**Firenze University Press  
2011**

Europa e Italia. Studi in onore di Giorgio Chittolini / Europe and Italy.  
Studies in honour of Giorgio Chittolini. –  
Firenze : Firenze university press, 2011. – XXXI, 453 p. ; 24 cm  
(Reti Medievali. E-Book ; 15)

Accesso alla versione elettronica:  
<http://www.ebook.retimedievali.it>

ISBN 978-88-6453-234-9

© 2011 Firenze University Press

Università degli Studi di Firenze  
Firenze University Press  
Borgo Albizi, 28  
50122 Firenze, Italy  
<http://www.fupress.it/>

*Printed in Italy*

# Indice

Nota	VII
<i>Tabula gratulatoria</i>	IX
Bibliografia di Giorgio Chittolini, 1965-2009	XVII
David Abulafia, <i>Piombino between the great powers in the late fifteenth century</i>	3
Jane Black, <i>Double duchy: the Sforza dukes and the other Lombard title</i>	15
Robert Black, <i>Notes on the date and genesis of Machiavelli's De principatibus</i>	29
Wim Blockmans, <i>Cities, networks and territories. North-central Italy and the Low Countries reconsidered</i>	43
Pio Caroni, <i>Ius romanum in Helvetia: a che punto siamo?</i>	55
Jean-Marie Cauchies, <i>Justice épiscopale, justice communale. Délits de bourgeois et censures ecclésiastiques à Valenciennes (Hainaut) en 1424-1430</i>	81
William J. Connell, <i>New light on Machiavelli's letter to Vettori, 10 December 1513</i>	93
Elizabeth Crouzet-Pavan, <i>Le seigneur et la ville : sur quelques usages d'un dialogue (Italie, fin du Moyen Âge)</i>	129
Trevor Dean, <i>Knighthood in later medieval Italy</i>	143
Gerhard Dilcher, <i>Lega Lombarda und Rheinischer Städtebund. Ein Vergleich von Form und Funktion mittelalterlicher Städtebünde südlich und nördlich der Alpen</i>	155
Arnold Esch, <i>Il riflesso della grande storia nelle piccole vite: le suppliche alla Penitenzieria</i>	181

Jean-Philippe Genet, <i>État, État moderne, féodalisme d'état : quelques éclaircissements</i>	195
James S. Grubb, <i>Villa and landscape in the Venetian State</i>	207
Julius Kirshner, <i>Pisa's «long-arm» gabella dotis (1420-1525): issues, cases, legal opinions</i>	223
Miguel Ángel Ladero Quesada, <i>Recursos navales para la guerra en los reinos de España. 1252-1504</i>	249
John Easton Law, <i>Games of submission in late medieval Italy</i>	265
Michael Matheus, <i>Fonti vaticane e storia dell'università in Europa</i>	275
François Menant, <i>Des armes, des livres et de beaux habits : l'inventaire après décès d'un podestat crémonais (1307)</i>	295
Hélène Millet, <i>La fin du Grand schisme d'Occident : la résolution de la rupture en obédiences</i>	309
Anthony Molho, <i>What did Greeks see of Italy? Thoughts on Byzantine and Tuscan travel accounts</i>	329
Edward Muir, <i>Impertinent meddlers in state building: an anti-war movement in seventeenth-century Italy</i>	343
John M. Najemy, <i>The medieval Italian city and the "civilizing process"</i>	355
José Manuel Nieto Soria, <i>El juramento real de entronización en la Castilla Trastámara (1367-1474)</i>	371
Werner Paravicini, <i>Das Testament des Raimondo de Marliano</i>	385
Josef Riedmann, <i>Neue Quellen zur Geschichte der Beziehungen Kaiser Friedrichs II. zur Stadt Rom</i>	405
Ludwig Schmutge, <i>Zum römischen "Weihetourismus" unter Papst Alexander VI. (1492-1503)</i>	417
Chris Wickham, <i>The financing of Roman city politics, 1050-1150</i>	437

## ***Le seigneur et la ville : sur quelques usages d'un dialogue (Italie, fin du Moyen Âge)***

par Elisabeth Crouzet-Pavan

Sans doute est-ce seulement dans l'ordre de l'imaginaire que les rapports entre le pouvoir et l'espace urbain peuvent se construire en pleine harmonie. Dans cet ordre, l'espace est vierge ou docile, le pouvoir tout puissant et sa capacité d'invention et d'appropriation infinie. Autant donc de récits de fondation qui rejouent au gré des circonstances, selon les besoins de légitimation ou de consensus, l'histoire des origines et la rencontre du héros fondateur avec la ville qu'il va faire naître. Autant d'images encore qui inventent et pacifient, qui transposent et idéalisent, qui racontent l'histoire rêvée de la communauté et de ses monuments emblématiques. De ces réinventions, les seigneurs italiens usèrent pleinement. Souvent en effet, il leur fallait s'inventer une durée. Ou, si elles étaient pourvues du lustre de l'ancienneté aristocratique, c'est un ancrage à leur ville de résidence que ces familles, d'abord liées au *contado*, devaient créer par les mots des chroniques ou les thèmes de la représentation iconographique. En égrenant les exemples, l'analyse pourrait être conduite. Elle permettrait de comprendre selon quels rythmes et quelles modalités d'un discours en fabrication continuée un dialogue imaginaire se tissa entre le seigneur et sa ville capitale. Un dialogue imaginaire qui atteignait peut-être l'un de ses points d'équilibre lors des cérémonies, réelles ou fictives, de pose d'une première pierre<sup>1</sup> dont l'objet était de dire comment le sol, accueillant, s'ouvrait aux fondations, comment, par ce geste, le seigneur

<sup>1</sup> On sait que la tradition inventa pour ce qui est du Dôme de Milan la cérémonie fictive de la pose d'une première pierre par Giangaleazzo Visconti. Il est vrai que les rapports du seigneur de Milan avec le Conseil de la fabrique furent souvent difficiles, et un monument qui avait été conçu comme une entreprise de glorification dynastique servit finalement à l'illustration de la ville : G. Soldi Rondinini, *La fabbrica del Duomo come espressione della spirito religioso e civile della società milanese (fine sec. XIV-sec. XV)*, in G. Soldi Rondinini, *Saggi di storia e storiografia visconteo-sforzesche*, Bologna 1983, pp. 49-64 ; Ph. Braunstein, *Les débuts d'un chantier : le Dôme de Milan sort de terre (1387)*, in *Travail et entreprise au Moyen Âge*, Bruxelles 2003, pp. 373 et suiv., qui montre bien comment l'entreprise voulue par le prince et l'archevêque est prise en main par la Fabrique ; P. Boucheron, *Le pouvoir de bâtir. Urbanisme et politique éditoriale à Milan (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Rome 1998, pp. 178 et suiv.

lançait un chantier qu'il avait voulu et projeté tandis que tous autour de lui communiaient dans la joie du monument à naître... Un dialogue imaginaire d'autant plus nécessaire que les nouveaux pouvoirs seigneuriaux s'installèrent dans un espace urbain qui était loin d'être vierge. On le sait, par des chantiers cumulés, des transformations fonctionnelles et esthétiques, les pouvoirs communaux avaient inscrit les marques de leur légitimité, fortement et durablement, dans le paysage de la ville italienne et ils avaient ainsi facilité l'établissement et la pratique de leur pouvoir. Suivant une dynamique qui s'accéléra, l'autorité publique avait aussi dispensé des règles nouvelles d'organisation et d'utilisation de l'espace et ces dernières, bientôt plus contraignantes et générales, même si ces politiques urbaines connurent des pauses et des échecs, avaient modifié le territoire bâti et non bâti et les pratiques des hommes<sup>2</sup>. Surtout, ces régimes communaux, avec la construction des différents palais publics mais aussi par l'aménagement du système des grands espaces publics, en faisant naître des monuments et des places destinés à résister au temps, avaient eu le dessein d'énoncer au cœur de l'espace urbain que l'ordre politique voulait et devait être un ordre de la durée.

Entre la ville et le seigneur, il put donc se nouer, dans l'Italie des derniers siècles du Moyen Âge, un dialogue imaginaire, aussi serein qu'il était compensatoire puisque dans cet ordre les actions du seigneur ne rencontraient ni résistances ni difficultés, et qui, même s'il ne sera pas spécifiquement étudié ici, représente comme l'horizon idéal, à ne jamais oublier, d'une histoire qui s'accomplit bien plus difficilement dans les briques, les pierres et le marbre, sur les places et dans l'ordonnancement des bâtiments, par les modifications du bâti et du décor. Cette histoire réelle s'écrivit bien sûr diversement à mesure qu'évoluaient les régimes seigneuriaux. Chronologiques, ses déclinaisons furent également géographiques. L'objet n'est pas de les saisir dans leur complexité, une seigneurie après l'autre, au gré de l'identité du seigneur<sup>3</sup> mais aussi du statut de la ville, cité capitale ou cité soumise de l'état territorial, puisque, trop souvent, ce dernier paramètre, pourtant essentiel, n'est pas pris en compte dans l'analyse. Il ne s'agit pas davantage de partir à la recherche de toutes les transformations urbanistiques par lesquelles s'exprima, dans le paysage urbain, le langage des nouveaux pouvoirs. Bien plus limité, le propos est de suivre un peu de l'évolution de certaines des résidences seigneuriales dans l'Italie des derniers siècles du Moyen Âge. Autrement dit, dans cette histoire longue, quelques questions seront plus précisément posées. Quel est le destin des anciens centres civiques ? Quels rapports la résidence seigneuriale entretient-elle avec les anciens sièges du pouvoir ? Comment comprendre le fait souvent répété de la construction d'un château urbain<sup>4</sup> ? Peut-on dans

<sup>2</sup> E. Crouzet-Pavan, *Enfers et paradis. L'Italie de Dante et de Giotto*, Paris (2001) 2004, pp. 66-78 et E. Crouzet-Pavan, *Villes vivantes. Italie. XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris 2009, chap. VI et VII.

<sup>3</sup> Il faudrait bien sûr distinguer les situations, variables selon que le seigneur est ou non étranger à la ville, membre d'une dynastie enracinée ou au contraire conquérant nouveau venu...

<sup>4</sup> On n'examinera donc pas ici le phénomène de l'*arroccamento* dans les cités soumises, toutes ces

la dialectique qui s'instaure repérer partout le travail d'une même dynamique ? Sélection des exemples, sélection surtout des villes parce que seules les cités centres seront considérées au sein de ces espaces politiques qui, du fait de leur échelle supracommunale, comptaient nombre de villes, si ce n'est soumises, en tout cas désormais intégrées dans un système politique de plus ample portée... Ainsi procède l'étude, par jalons successifs, ainsi est analysée une rencontre urbanistique trop souvent réduite aux termes d'un face-à-face hostile.

1. L'enquête peut démarrer avec un premier constat. Il s'observe d'abord souvent comme une ténacité des structures en place. Entre 1280 et 1330, partout dans l'Italie communale les chantiers urbains s'étaient succédés à un rythme soutenu<sup>5</sup>. De la ville alors produite, de sa configuration et de ses usages, les seigneurs ne peuvent aisément faire table rase. Rien n'est simple. L'espace a été fortement polarisé, les pierres sont là, elles font de la résistance, les pas et les habitudes des hommes aussi. D'où une première et longue prudence souvent des régimes seigneuriaux<sup>6</sup>. À Vérone ou à Mantoue, à Ferrare, à Trévise ou à Milan, les travaux publics, les entreprises d'embellissement ordonnées par les seigneurs concernent d'abord au XIV<sup>e</sup> siècle les lieux centraux de la cité<sup>7</sup>. Alors que survivent encore les institutions communales, ce n'est pas tout de suite que le seigneur abandonne sa résidence première pour s'installer loin du centre ancien et consommer, avec la construction d'un nouveau palais, un divorce urbanistique<sup>8</sup>. Bien au contraire. C'est au cœur de la ville, grâce à l'agran-

*rocche* que les Visconti édifièrent dans les villes soumises puisqu'il était de bonne politique d'imposer une citadelle à des cités volontiers rebelles (Parme, Plaisance, Crémone ou Côme) ou cette autre théorie de villes formée, dans les états de l'église, par Pérouse, Orvieto, Spolète, Viterbe, Assise ou Todi : A. Jamme, *Forteresses, centres urbains et territoires dans l'état pontifical. Logiques et méthodes de la domination à l'âge albornozien*, in *Pouvoir et éditité. Les grands chantiers dans l'Italie communale et seigneuriale*, dir. E. Crouzet-Pavan Rome 2003, pp. 375-417 ; M.G. Nico Ottaviani, *Rocche e fortificazioni nello stato della chiesa*, Perugia 2004 et pour l'Italie du Nord : N. Covini, *Aspetti della fortificazione urbana tra Lombardia e Veneto alla fine del medioevo*, in *Castel Sismondo, Sigismondo Pandolfo Malatesta e l'arte militare del primo Rinascimento* (Atti del Convegno di Rimini, 20-22 settembre 2002), dir. A. Turchini, Cesena 2003, pp. 59-77 (url < <http://fermi.univr.it/rm/biblioteca/scaffale/c.htm#Nadia%20Covini> >).

<sup>5</sup> Crouzet-Pavan, *Enfers et Paradis*, pp. 66-78 et Crouzet-Pavan, *Pour le bien commun. À propos des politiques urbaines dans l'Italie communale*, in *Pouvoir et éditité*, pp. 11-40.

<sup>6</sup> *La crisi degli ordinamenti comunali e le origini dello stato del Rinascimento*, dir. G. Chittolini, Bologna 1980.

<sup>7</sup> On peut encore citer, même si cette réalisation intervient sous le gouvernement de Cansignorio (1361-1375), l'embellissement à Vérone de la place du marché : V. Bertolini, *Cansignorio e la città marmorina*, in *Gli Scaligeri 1277-1387. Saggi e schede raccolti in occasione della mostra storico-documentaria*, dir. G.M. Varanini, Verona 1988, pp. 255-260. Pour autant, on se gardera bien de considérer que dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, l'appareil communal aurait été partout vidé de sa substance.

<sup>8</sup> G. M. Varanini, *Propaganda dei regimi signorili: le esperienze venete del Trecento*, in *Le forme della propaganda politica nel Duecento e Trecento*, dir. P. Cammarosano, Roma 1994, pp. 311-343. Il faut aussi citer, bien étudié par Rubinstein, le cas de Florence sous le duc d'Athènes qui commença à faire fortifier le complexe du palais des prieurs et qui avait le projet de créer en murant la place et la zone alentour une véritable citadelle : N. Rubinstein, *Fortified*

dissement et à l'aménagement du premier noyau de maisons familiales, que les Della Scala s'installent et qu'ils créent un système d'édifices et de jardins, au caractère clairement monumental dès les années 1330-1340<sup>9</sup>. La politique éditilaire seigneuriale souvent poursuit les entreprises plus tôt menées et ainsi les places civiques continuent-elles à être ornées, le système d'adduction d'eau ou le réseau viaire à être entretenu. Quant aux anciens sièges du pouvoir citadin, ils ne sont pas oubliés. En somme, le programme de magnificence que Galvano Fiamma théorise pour Azzone Visconti dans les années 1340<sup>10</sup> est destiné aussi à prendre corps dans ces lieux qui avaient été aménagés et ornés au nom du bien commun<sup>11</sup>. A moins qu'il ne crée de l'utilité publique en même temps qu'il orne la résidence seigneuriale : sur une tour de la *reggia* de Padoue, Ubertino da Carrare fait ainsi installer l'horloge de Jacopo Dondi, merveille technique du temps au bénéfice de la communauté<sup>12</sup>. C'est que le magnifique ne doit pas dépenser pour son propre avantage mais pour « la communauté »<sup>13</sup>. La continuité peut donc souvent être forte même si des innovations peuvent parfois concerner le système des fortifications, amélioré ou refait par ces régimes souvent agressifs et menacés.

Il est évident que la seigneurie entend, au bout du compte, s'approprier les lieux centraux, les espaces civiques, pour mieux les contrôler, les « digérer », tout comme elle entreprend de dénaturer à son profit les institutions communales qui demeurent en place. Mais cette première séquence révèle dans nombre de villes la rigidité des structures du bâti, la vigueur de la *forma urbis* agencée à l'âge communal comme la circonspection première de certains de ces seigneurs qu'une historiographie amante des images fortes se plut à décrire comme les auteurs de tous les coups de force, politiques ou architecturaux. Comme si, s'inscrivant dans des pratiques anciennes, se posant en défenseur des intérêts de la communauté, ces seigneurs voulaient s'emparer en fait aussi, au profit de leur pouvoir, d'une précieuse continuité historique.

*Enclosures in Italian cities under Signori*, in *War, Culture and Society in Renaissance Venice. Essays in Honour of John Hale*, dir. D.S. Chambers, C.H. Clough et M.E. Mallett, London 1993, pp. 1-8.

<sup>9</sup> M.M. Donato, *I signori, le immagini e la città. Per lo studio dell'immagine monumentale dei signori di Verona e di Padova*, in *Il Veneto nel Medioevo. Le signorie trecentesche*, dir. A. Castagnetti et G.M. Varanini, Verona 1995, pp. 381-454, pp. 384-385.

<sup>10</sup> L. Green, *Galvano Fiamma, Azzone Visconti and The Revival of the classical Theory of Magnificence*, in « *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* », 53 (1990), pp. 98-113 (« *ad magnificum principem decet facere magnos sumptus circa totam communitatem* »). Fiamma prenait appui sur Aristote, *Ethique de Nicomaque*, IV, chap. 2 : « La suite naturelle de notre sujet est, semble-t-il, la question de la magnificence; elle paraît être l'art d'employer les grandes richesses. Toutefois, à la différence de la générosité, elle ne s'étend pas à toutes les manières de faire usage de l'argent, mais à celles-là seulement qui concernent la dépense. Sur ce point, elle surpasse la générosité. En effet, comme le nom grec l'indique, il s'agit d'une dépense convenable dans la catégorie de la grandeur ».

<sup>11</sup> Crouzet-Pavan, *Pour le bien commun*, pp. 11-40.

<sup>12</sup> M.M. Donato, *I signori, le immagini*, pp. 385-386, et, de manière générale : B.G. Kohl, *Padua under the Carrara. 1318-1405*, Baltimore-London 1998.

<sup>13</sup> Aristote, *Ethique de Nicomaque*.



Il y a bien sûr des exceptions au premier rang desquelles il faut compter l'« Augusta », le château de Castruccio Castracani, construit en 1322, démoli en 1370 quand la liberté communale est restaurée, vaste ensemble fortifié qui enferme d'un fort mur, garni à suivre Villani de 29 grandes tours, près du cinquième du territoire urbain, une exception riche de significations puisque beaucoup y voient comme un modèle et une source d'inspiration, mais une exception qui est, je le souligne, riche de toutes les significations puisqu'il ne faut pas oublier que le « tyran » n'y résidait pas<sup>14</sup>.

2. Puis la rupture paraît plus souvent intervenir et c'est une deuxième séquence qui prend forme. Inutile de dire qu'il convient de la lier à l'évolution des régimes seigneuriaux dont le pouvoir s'est affermi<sup>15</sup>. Le principe héréditaire s'est, dans les crises, affirmé. La légitimation a été obtenue grâce à l'obtention du vicariat et seules les reconstructions des chroniques, ainsi à Ferrare, continuent tard dans le XV<sup>e</sup> siècle à faire comme si l'accession au pouvoir du nouveau seigneur résultait de la seule élection<sup>16</sup>. Les formes de gouvernement changent, la classe de gouvernement aussi et les études en soulignent le net rétrécissement, même si se sont d'abord parfois distingués, par le biais des clientèles liées au seigneur, quelques hommes nouveaux<sup>17</sup>. En Italie du Nord, à partir des années 1340, c'est bien un nouveau paysage politique qui a pris forme<sup>18</sup>. Entre la ville et le seigneur, une distance commence dans certains cas à s'instaurer. Toutefois, seule l'introduction d'incessantes nuances, dégagées ville par ville, permet de rendre compte de cette évolution, souvent décrite de manière aussi schématique que téléologique. A Vérone, Cangrande II décide de la construction, après le complot de Fregnano della Scala (1354), du château de San Martino in Aquaro (Castelvecchio) qui, grâce au pont sur l'Adige, pouvait aussi faciliter la fuite hors de la cité. Les liens puissants qui unissaient, depuis les origines de leur domination, les Della Scala, ce lignage seigneurial d'origine citadine, au milieu urbain, hommes et pierres, commenceraient donc à se défaire. A Padoue, Francesco il Vecchio fait restructurer en 1374 le château de San Tommaso qui est lié à la *reggia* par ce que l'on nomme le « traghetto »<sup>19</sup>. À

<sup>14</sup> L. Green, *Lucca under Castruccio Castracani. The Social and Economic Foundation of a Fourteenth-Century Italian Tyranny*, in « I Tatti studies », 1 (1985), pp. 137-155.

<sup>15</sup> Pour autant, on se gardera bien de considérer que dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, l'appareil communal aurait été vidé de sa substance.

<sup>16</sup> Qu'il s'agisse de l'investiture de Borso d'Este (*Diario ferrarese dall'anno 1409 sino al 1502 di autori incerti*, G. Pardi éd., Bologna, RIS<sup>2</sup>, XXIV/7, 1928-1937, 1450, p. 33) ou de celle d'Hercule : « Da tutto il popolo di Ferrara, suso il Palazzo de la Ragione da Ferrara, era stato electo Signore da Ferrara » (*Diario ferrarese*, 1471, p. 69).

<sup>17</sup> G.M. Varanini, *Gli Scaligeri, la classe dirigente veronese, l'élite internazionale*, in *Gli Scaligeri*, pp. 113-124.

<sup>18</sup> R. Manselli, *Il sistema degli stati italiani dal 1250 al 1454*, in *Comuni e signorie : istituzioni, società e lotte per l'egemonia*, Torino 1981 (Storia d'Italia diretta da G. Galasso, IV), pp. 61-136.

<sup>19</sup> Le moment est aussi difficile : conjuration familiale, guerre avec Venise... : G. Lorenzoni, *L'intervento dei Carraresi, la reggia e il castello*, in *Padova. Case e palazzi*, dir. L. Puppi et F. Zuliani, Vicenza 1978, pp. 38-48.

Ferrare, le château de San Michele, potentiel refuge pour la dynastie, est construit en 1385, après un violent épisode de contestation du pouvoir des Este. Dans cette ville, le siège du pouvoir, sur la place, était en effet voisin du Dôme et du Palais della Ragione et la famille seigneuriale avaient acquis maisons et terrains dans cette zone. A Mantoue, Bartolino da Novara, l'architecte à qui l'on doit le château de Ferrare, élève la forteresse de San Giorgio à partir de 1396. Aux marges de la cité, bâti près de l'enceinte, mais englobant l'ancienne demeure fortifiée du lignage, le nouveau castello, doté de fortes tours, montre comment cette famille entendait afficher une légitimité et un pouvoir liés à la tradition nobiliaire et militaire. Jusqu'alors, les Gonzague, suivant en cela l'exemple des précédents seigneurs de Mantoue, les Bonacolsi, avaient concentré leurs investissements fonciers mais aussi leurs projets de transformations morphologiques dans la *civitas vetus*. La place avait été transformée, à mesure que maisons et églises étaient démolies. Quant au palais, remodelé vers 1370 sous le règne de Ludovico, à partir d'édifices préexistants – la *Magna Domus*, le palais du Capitaine et diverses maisons – il formait une entité, un véritable complexe, principale résidence de la famille quand elle était à Mantoue. Autrement dit, les Gonzague avaient acquis la maîtrise symbolique du centre de la *civitas vetus*<sup>20</sup>. À Milan enfin, la forteresse de Porta Giovia était née de la guerre civile entre Bernabò et Galeazzo II Visconti (1355). Cette fortification, d'abord élevée à l'intérieur des murs, reçoit à partir de 1392 l'adjonction d'une citadelle hors les murs. Le chantier est poursuivi sous le duc Filippo Maria : la jonction de la forteresse et de la citadelle est réalisée, des salles d'apparat sont aménagées. Les ducs de Milan, à l'exemple de Giangaleazzo, n'avaient cependant pas attendu Filippo Maria pour se retrancher à l'occasion dans le château de Porta Giovia<sup>21</sup>.

Ainsi sont illustrées certaines des évolutions en cours. Mais, première observation, la chronologie de ces fortifications prouve bien qu'il ne faut pas tout mêler et qu'il importe de soigneusement distinguer entre la cité capitale et les cités soumises au sein de seigneuries territoriales dont on connaît, dans ces années, la fragilité et les recompositions géographiques permanentes. Un exemple suffit à attester cette diversité des fonctions de l'appareil défensif et donc des lectures à conduire. A Trévise, c'est en 1331 qu'une nouvelle fortification imposante est élevée par les Della Scala<sup>22</sup>. A Vicence, le château de porta San Felice est construit sous Mastino II et les Della Scala ne font que reprendre une politique de fortifications qu'avaient conduite avant eux les précédents maîtres de la cité à l'instar d'Ezzelino da Romano<sup>23</sup>. Mais, à

<sup>20</sup> Mais ils n'avaient cependant pas subverti l'ancien centre politique. Il a été en effet montré que la deuxième génération des édifices communaux avait été bâtie ici, au cours de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, dans la *civitas nova* : I. Lazzarini, *Gerarchie sociali e spazi urbani a Mantova dal Comune alla Signoria gonzaghesca*, Pise 1994, pp. 40 et suiv.

<sup>21</sup> Boucheron, *Le pouvoir de bâtir*, pp. 203 et suiv.

<sup>22</sup> G.M. Varanini, *Istituzioni e società a Treviso (1259-1339)*, in *Storia di Treviso*, dir. G. Brunetta, II, *Il Medioevo*, dir. G.M. Varanini et D. Rando, Venezia 1991.

<sup>23</sup> G.M. Varanini, *Vicenza nel Trecento. Istituzioni, classe dirigente, economia (1312-1404)*, in *Storia di Vicenza*, II, *L'età medievale*, a cura di G. Cracco, Vicenza 1988, p. 160.

Vérone, après la nouvelle enceinte de Cangrande (1327), opération de défense mais aussi de prestige, Mastino, reconstruisant le monument funéraire de Cangrande, faisant élever le sien, mène une politique monumentale à la gloire de sa *domus* qui redéfinit le centre urbain. En outre, deuxième nuance, le cœur de la cité n'est pas non plus fatalement abandonné. Songeons par exemple que la *reggia* des da Carrare, vaste et forte *insula*, désormais reliée aux murs par le « *traghetto* », occupait cependant une position centrale dans Padoue: difficile de trouver meilleure illustration d'un système de relations fortement ambivalent. Enfin, le château proche des murs, moyen pour se défendre, outil pour fuir en cas de troubles, résidence aussi, n'est encore qu'une résidence occasionnelle. A Vérone, la place civique continue à fortement polariser l'espace d'autant que tous les offices de gouvernement, à la différence de ce que l'on observe à Padoue, n'ont pas été absorbés par la résidence seigneuriale<sup>24</sup>. A Mantoue, il faut, répètent tous les chroniqueurs, attendre le concile de 1459 pour que Ludovico Gonzague décide, après un temps intermédiaire où les deux résidences sont utilisées<sup>25</sup>, de fixer sa cour dans le château San Giorgio bientôt transformé par l'adjonction de la chapelle, la création de la bibliothèque et la mise en œuvre d'un programme décoratif. N'oublions pas non plus d'autres données. Les rappeler permet de plaider pour la validité d'une chronologie complexe dans cette histoire de la prise de distance du seigneur par rapport à la cité. Il faut aussi songer que les résidences seigneuriales n'étaient pas toutes urbaines. Le château de Pavie, fondé en 1361, embelli et aménagé par Giangaleazzo après 1379, devient ainsi une résidence pour ce prince qui se déplace et qui chasse. Dans ces années, les différentes dynasties font en effet construire des résidences péri-urbaines, « délices » des Este autour de Ferrare – Schifanoia (1385-1391) avant le Paradiso (1391), Belfiore (1391), Belriguardo (1435)<sup>26</sup> – ou villas des Gonzague autour de Mantoue... La séparation d'avec la ville procède selon de complexes et successifs glissements que confirme une dernière notation de nature chronologique. C'est en 1401 que Francesco Gonzague réorganise la géographie administrative de la ville de Mantoue<sup>27</sup>. La réforme simplifie et uniformise puisqu'elle découpe la cité en quatre quartiers, eux-mêmes divisés en cinq *contrade*. Mais la simplification, parce qu'elle liquide les anciennes *societates* nées à l'âge communal, favorise aussi le dépérissement de cette vie associative qui, sur une base locale, contribuait au fonctionnement du politique. L'histoire de la progressive maîtrise de la cité par les nouveaux pouvoirs est une histoire longue dans laquelle on aurait donc tort de ne retenir que le face-à-face du prince, retranché dans sa forteresse, avec la cité.

<sup>24</sup> Varanini, *Propaganda dei regimi*, pp. 332-333. Relevons au reste les opérations d'embellissement au centre sous la seigneurie de Cansignorio.

<sup>25</sup> J. Woods-Marsden, *The Gonzaga of Mantua and Pisanello's Arthurian Frescoes*, Princeton 1988, pp. 6-7.

<sup>26</sup> W. Gundersheimer, *Ferrara. The Style of a Renaissance Despotism*, Princeton 1973.

<sup>27</sup> Lazzarini, *Gerarchie sociali*, pp. 59-60.

Des châteaux ont donc été construits et le fait est riche de significations. Sans doute valent-ils comme une menace et un instrument de peur, mais il faut se garder d'exagérer dans ce sens. En effet, servant d'abri ou de résidence temporaire, ils révèlent autant la peur de celui qui gouverne et qui s'y retranche. En outre, tout n'est pas qu'affaire de crainte et d'intimidation, de domination et d'imaginaire de la domination. Les seigneurs manifestent aussi leurs liens, forts pour beaucoup d'entre eux, avec la domination foncière et la tradition féodale et ces châteaux adossés aux enceintes, qui regardent vers la campagne comme vers la ville, le disent comme ces nombreuses résidences de campagne et leurs programmes décoratifs où, aux côtés des jeux guerriers, sont représentés les rythmes des saisons et les délices champêtres.

3. Il faut enfin ajouter qu'une série d'autres exemples prouve que certains seigneurs ne craignaient pas de demeurer au centre de la cité. C'est un choix délibéré des Trinci à Foligno comme des da Varano à Camerino, voire des Bentivoglio à Bologne si l'on veut élargir l'arc chronologique<sup>28</sup>. Mais commençons avec les Chiavelli de Fabriano<sup>29</sup>. Depuis le début du XIV<sup>e</sup> siècle au moins, ils possédaient une demeure sur la place, une demeure dont l'importance architecturale et politique grandit à mesure que, selon une courbe ascendante parfois contrariée, ils investissent le gouvernement de la ville. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, les actes administratifs peuvent en conséquence selon les cas être pris dans le palais de la commune ou dans celui des Chiavelli. Au XIV<sup>e</sup> siècle, deux moments avaient marqué la construction du pouvoir des Trinci et son évolution vers une forme héréditaire : le maintien de la charge de gonfalonier de justice à l'intérieur de la famille grâce à la rédaction des statuts du peuple, vers 1340, et l'obtention en 1398, par Ugolino III, d'un vicariat pontifical transmissible à ses héritiers. Or, cette évolution s'accompagne d'une implantation de plus en plus manifeste sur la place de la commune. Les Trinci s'étaient d'abord installés au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle dans le palais des chanoines adossé à la cathédrale. Puis, deuxième phase, à la fin des années 1390, Ugolino achète diverses maisons bâties sur la *platea vetus*, que la cathédrale et le complexe du palais communal entouraient autrement. Les tours, les boutiques et les maisons acquises sont restructurées pour former un seul ensemble dont les Trinci font leur résidence. Le nouveau palais s'élève entre l'*ecclesia matrix* et le siège du pouvoir communal et bien sûr une telle situation est riche de deux interprétations complémentaires. La famille seigneuriale se place dans l'immédiate proximité de l'église du saint patron<sup>30</sup>

<sup>28</sup> V. Franchetti Pardo, *Palazzo Trinci nel contesto della città di Foligno*, in *Il Palazzo Trinci di Foligno*, dir. G. Benazzi et F.F. Mancini, Perugia 2001, pp. 29-50, pp. 34-35.

<sup>29</sup> Sur tout ceci, voir la thèse en cours de J.-B. Delzant, *Pouvoir et commande artistique en Italie centrale*, thèse en co-tutelle sous la direction d'E. Crouzet-Pavan (Paris-Sorbonne) et J.-C. Maire Vigueur (Roma Tre).

<sup>30</sup> J.-B. Delzant, *La prière peinte : textes sacrés et propagande politique dans la chapelle du palais Trinci de Foligno (XV<sup>e</sup> siècle)*, in *Textes sacrés et culture profane : de la révélation à la création*, dir. M. Adda, Berne 2010, pp. 181-211.

et montre sa dépendance vis à vis de la commune. Mais, dans le même temps, elle affiche sa puissance, bouleverse, en s'y implantant, la signification politique de la place et fait régulièrement de sa résidence le lieu de réunion des conseils communaux. Quant aux da Varano, suivant une logique d'acquisitions et de restructurations progressives semblable à celle des Trinci, en des séquences qui suivent le renforcement de leur pouvoir, ils prennent pied sur la place de la cathédrale, celle de Sainte-Marie-Majeure<sup>31</sup>. A la fin du Quattrocento, de dernières acquisitions interviennent sous Jules-César : elles sont destinées à agrandir la résidence familiale qui accueillait aussi les offices de l'administration seigneuriale. L'espace civique est donc ici, comme à Foligno, investi avant d'être peu à peu recentré par la présence même du palais seigneurial. Pour autant, l'ordre urbain ancien est plus apprivoisé que disloqué. Les palais de ces deux familles ne sont pas fortifiés. Choix est fait d'une absence d'éléments militaires agressifs et du refus d'une monumentalité trop imposante. Sur la place, la façade du palais est percée de nombreuses fenêtres, semblables à celles des édifices voisins<sup>32</sup>.

4. Dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, l'urbanisme des princes put bien sûr manifester de plus larges ambitions. Bien des facteurs l'expliquent. C'est une génération de princes humanistes qui arrivent au pouvoir et, parmi eux, Frédéric de Montefeltre ou Ludovico Gonzague, tous deux formés auprès de Vittorino da Feltre, dans la Ca' Zoiosa, tous deux célèbres pour leur attentif patronage des arts et leur réelle compétence en matière d'architecture. Quant aux Este, Leonello et Borso, ils se distinguaient, et la littérature encomiastique n'est pas la seule à y insister, par un intérêt particulier pour leur ville et son embellissement avant même qu'Ercole I, « l'ingeniosus princeps », comme le nomme Pier Candido Decembrio, ne participe lui-même activement à la conception architecturale des monuments<sup>33</sup>. À l'heure aussi où la carte des puissances se stabilise, une politique de magnificence peut vraiment se déployer et elle l'est à toutes les échelles, grands ou petits princes, résidences, équipements publics, églises, projets de restructuration urbaine tandis que, sollicités, les ingénieurs et les artistes circulent. Une autre phase

<sup>31</sup> L'espace urbain s'organisait ici autour de cette place et de celle de Sant'Angelo.

<sup>32</sup> J.-B. Delzant, *Relire et interpréter la ville. Les stratégies d'insertion du pouvoir seigneurial urbain dans l'espace civique (Italie centrale, XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, in *Marquer la ville. Signes, empreintes et traces du pouvoir dans les espaces urbains (XII-XVII<sup>e</sup> siècle)*, dir. P. Boucheron et J.-Ph. Genet, à paraître, Rome ; et J.-B. Delzant, *Instaurator et fundator : édification de la seigneurie urbaine et construction de la ville (Italie centrale, fin du Moyen Âge)*, in *The Power of Space : Cities in Late Medieval / Early Modern Italy and Northern Europe*, dir. M. Howell, à paraître in *Studies in European Urban History (1100-1800)*, Turnhout.

<sup>33</sup> M. Folin, *Rinascimento estense. Politica, cultura, istituzioni di un antico Stato italiano*, Roma-Bari 2001, pp. 250 et suiv. Sur les multiples attestations montrant le rôle actif du duc dans les affaires architecturales : T. Tuohy, *Herculean Ferrara. Ercole d'Este, 1471-1505, and the Invention of Ducal capital*, Cambridge 1996, pp. 277 et suiv. L'intérêt, la passion, la compétence du duc dans le domaine de l'architecture sont les expressions de son bon gouvernement et traduisent sa noblesse et sa sagesse.

commence alors pour les résidences princières. Le temps s'ouvre, pour certains, de la reconstruction du palais, ou au moins de son ample réaménagement, comme si le prince, las de se heurter à des traces d'histoire, capable désormais de surmonter les résistances des temporalités anciennes, après de premières solutions intermédiaires, choisissait de plus clairement inscrire ses marques et son pouvoir. Reste qu'il faut de suite remarquer, puisque ces histoires d'espaces sont des histoires de pouvoirs, qu'il fut plus facile au prince d'intervenir sur un site vierge ou presque. Rien d'étonnant donc à ce qu'une première entreprise retienne naturellement l'attention, celle que Frédéric de Montefeltre (1420-1482) mena à Urbino.

À la frontière entre les Marches, l'Ombrie et la Romagne, la région où les Montefeltre entamèrent leur expansion n'avait pas vu se développer de grande ville. La montée en puissance du comte Antonio était passée sans doute par la conquête de centres assez importants comme Cagli et Gubbio. Ses successeurs avaient poursuivi cette politique qui se traduisit par l'occupation provisoire, au gré de leurs actions territoriales parfois désordonnées, d'Assise ou de Forlì. Mais c'est avec Frédéric que le duché se développa comme un véritable État et qu'il trouva, avec Urbino, sa capitale<sup>34</sup>. Seigneur d'Urbino de 1444 à 1482, Frédéric dispose du temps et des moyens nécessaires pour transformer sa ville<sup>35</sup>. C'est dans l'ancien espace communal, à proximité des palais du podestat et des prieurs, que Guidantonio, précédent seigneur d'Urbino, avait fait construire un premier palais seigneurial. Frédéric fait transformer cette résidence et les échos de ses travaux longuement résonnent dans l'Europe de la Renaissance grâce à Castiglione<sup>36</sup>. Les contemporains déjà s'émerveillaient au point que Federico Gonzague réclamait qu'on lui envoyât des dessins du palais lorsqu'il voulut en 1481 faire bâtir sa nouvelle résidence. Les aménagements intérieurs du palais d'Urbino en font le modèle connu de la demeure princière du temps de l'humanisme. Quant à son mode d'insertion dans l'environnement urbain, il a suscité de nombreuses analyses qui se plaisent à souligner la rapidité relative d'une entreprise qui consistait pourtant à transformer Urbino, à en faire « une ville en forme de palais ». Il est évident que Frédéric connaissait fort bien les implications politiques de ses choix architecturaux et décoratifs. Fait important, il disposait aussi, grâce à son activité de condottiere, de revenus substantiels. Il reste que si, en une génération, est transformée une cité, il s'agit d'une bien petite cité à l'échelle de l'urbanisation italienne: 35 hectares, 5 000 habitants. Le paysage de champs et de douces collines de l'Italie centrale, représenté comme l'arrière fonds du double portrait du duc et de son épouse, traduit la prospérité du duché sous le bon gouvernement du prince mais il doit aussi rappeler à l'historien que les campagnes encerclaient en effet le promontoire sur lequel avait été élevée l'élégante

<sup>34</sup> G. Benzoni, *Federico da Montefeltro*, in *D. B. I.*, vol. XLV, Roma 1995, pp. 722-743; *Federico di Montefeltro*, dir. G. Cerboni-Baiardi, G. Chittolini et P. Floriani, Roma 1986, 3 voll.

<sup>35</sup> B. Roeck-A.Tönnemann, *Federico da Montefeltro, Herzog von Urbino*, Berlin 2005.

<sup>36</sup> B. Castiglione, *Le livre du courtisan*, A. Pons éd., Paris 1991, pp. 21.

construction du château. Ici donc, pas de résistance vigoureuse des pierres et des structures préexistantes qui sont remodelées. La façade principale du palais est ainsi réorientée vers l'ouest et Rome. Le palais est transformé, la ville d'Urbino avec lui. Mais le duc et ses architectes ne violent pas la cité. Frédéric est prudent dans sa ville comme il était modéré à la guerre. Le palais ne présente pas une hauteur excessive par rapport aux autres édifices. C'est vers l'extérieur et la vallée que la distance est marquée et l'escarpement utilisé au profit de la fameuse façade à loges et des deux tours élégantes qui ajoutent à la hauteur. Le palais d'ailleurs n'a même pas été édifié au plus haut du site mais au point vers lequel convergeaient les routes venant de Florence et de Rome. Façade monumentale de la ville, il se dresse ainsi triomphalement et surplombe le territoire. Mais il est en revanche inséré dans l'organisme urbain avec une science maîtrisée qui exploite la planimétrie et l'orographie. Il s'ouvre vers la ville, il ne l'écrase pas et la place que les princes d'Urbino parviennent à dégager devant leur somptueuse demeure devient le pivot de tout le développement urbanistique. Or, cette place publique, bordée de portiques à partir des années 1470, n'est pas autre chose que la projection du *cortile* central du palais<sup>37</sup>. Urbino devient, de la sorte, au sens plein du terme une ville princière. L'espace de la cour et la cité s'interpénètrent<sup>38</sup>.

Le palais d'Urbino, grandiose opération monumentale, née de la volonté du prince qui réunit autour de lui une exceptionnelle concentration d'artistes italiens et étrangers et d'ingénieurs, mais réalisée dans une petite ville qui découvrit à mesure que le chantier progressait son destin de capitale, ouvre donc cette première voie à la réflexion<sup>39</sup>. Les princes rêvent de villes à leur image et d'un héritage urbain qui céderait sans crise devant leurs aspirations monumentales. Mais beaucoup ne font que les rêver, à moins qu'ils ne tentent, hors de la cité capitale, de réaliser leur cité idéale.

Pie II n'a pas d'autre ambition : métamorphoser, entre 1459 et 1464, son bourg natal de Corsignano, et sur un terrain urbain à l'histoire jusqu'alors modeste, qu'encerclé un paysage agricole, faire naître une ville, Pienza<sup>40</sup>. En 1462, le centre devient siège épiscopal et accède donc au rang de cité. Dans la cathédrale, dans les palais, comme celui des Piccolomini, qui se veut une copie du tout récent palais Rucellai d'Alberti, le programme est de faire triompher la

<sup>37</sup> F.P. Fiore, *Interventi urbani in una signoria territoriale del Quattrocento a Urbino e Gubbio*, in *D'une ville à l'autre. Structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, dir. J.-C. Maire Vigueur, Rome 1989, pp. 407-437.

<sup>38</sup> G. de Carlo, *La storia di una città e il piano della sua evoluzione urbanistica*, Padova 1966 ; C.H. Clough, *The Duchy of Urbino in the Renaissance*, London 1981 ; M.L. Polichetti, *Il Palazzo di Federico di Montefeltro. Restauri e ricerche*, Urbino 1985 ; L. Miotto et M.L. Polichetti, *Urbino, città ideale*, Urbino 1992.

<sup>39</sup> A Gubbio, c'est la communauté citadine qui cède à Frédéric le palais qui va être transformé en palais seigneurial mais, là encore, la rencontre du nouvel édifice avec le reste de l'espace urbain est sereine ; Fiore, *Interventi urbani*.

<sup>40</sup> E. Carli, *Pienza. La città di Pio II*, Roma 1966 ; C.R. Mack, *Pienza : the Creation of a Renaissance City*, Ithaca-London 1987 ; A. Tönnemann, *Pienza : Statedebau und Humanismus*, München 1990.

nouvelle culture artistique. Fidèles et proches du pape achètent donc des maisons. Un véritable projet urbain est en œuvre : nouvelle place, destinée à abriter l'activité commerciale, nouvelles maisons, nouvel hôpital grâce à d'importantes disponibilités financières et à la présence de Bernardo Rossellino. Mais la mort du pape fossilise l'entreprise et la population, un temps gonflée, décroît rapidement. Un même espoir animait Galeazzo Maria Sforza qui, dans les années 1470, entreprit de transformer le bourg de Galliate. La mort interrompt les travaux, le bourg ne devient pas cité, à la différence de Vigevano<sup>41</sup>. Il conserve seulement quelques traces de ce qui fut un projet urbanistique<sup>42</sup>.

5. Le palais de Frédéric de Montefeltre vaut donc comme un exemple qui, hors d'Urbino, ne connaît pas de véritable accomplissement. Mais porteur d'autres sens, il montre comment dans cette seconde moitié du siècle, le château peut parfois s'articuler à la ville. Retenons l'exemple de Mantoue. Le duc s'installe dans le Castel San Giorgio et l'on pourrait dire que le pouvoir s'isole<sup>43</sup>. Ce serait oublier que l'aménagement, de suite entamé, mobilise les meilleurs architectes comme Luca Fancelli. Un vaste cortile entouré de portiques est dégagé, sans doute sur le modèle du château de Revere qui apparaissait aux contemporains, Filarete ou Flavio Biondo, comme le paradigme de la demeure princière humaniste<sup>44</sup>. Mise en scène du pouvoir du prince, est-il souligné, qui trouvent son pendant dans le décor de la chambre des époux. Le prince qui jusqu'alors aimait à se faire représenter comme le chevalier idéal des cycles arthuriens peints par Pisanello, incarne maintenant la prospérité et la paix d'un âge d'or et, autour de sa figure, la cour s'organise. La seigneurie s'est transformée en principat et la souveraineté princière doit rayonner sur la ville. A la place ouverte devant le palais incombe cette fonction. La restructuration urbaine est en marche, ou mieux vaudrait-il la requalification car là encore pas de véritables bouleversements. Les rues sont rectifiées et pavées, des terrains marécageux sont bonifiés. Grâce aux travaux accomplis sur les édifices publics et les églises, de nouvelles présences monumentales sont insérées dans le tissu urbain médiéval. Et lorsque Mantegna intervient au Castello, ou Alberti dans les églises de Sant' Andrea et San Sebastiano, l'empreinte de l'art nouveau vient se déposer sur la ville ancienne, la magnificence du prince s'exprime dans la gloire des édifices. Mieux vaut pourtant ne pas proposer une lecture trop brutalement univoque, dépendante des imaginaires qui sont alors fabriqués d'un prince démiurge,

<sup>41</sup> Qui fut la résidence préférée de Ludovic le More: R. Schofield, *Ludovico il Moro and Vigevano*, in « Arte lombarda », 62 (1982), pp. 93-140.

<sup>42</sup> G. Andenna, « *L'opportunità persa* » ovvero la residenza ducale di Galliate nel secondo Quattrocento, in *Vigevano e i territori circostanti alla fine del Medioevo*, dir. G. Chittolini, Abbiategrosso 1997, pp. 341-366.

<sup>43</sup> M. Romani, *Una città in forma di palazzo. Potere signorile e forma urbana nella Mantova medioevale e moderna*, Brescia 1995.

<sup>44</sup> P. Carpeggiani, *La città sotto il segno del principe. Mantova e Urbino nella seconda metà del '400*, in *Federico di Montefeltro*, t. 2, pp. 31-46 ; Tuohy, *Herculean Ferrara*, p. 142.



transformant d'un coup la cité. Bien des chantiers traînent, comme San Sebastiano, ou sont tôt mis en sommeil, tel Sant'Andrea, avant la *Domus Nova*. L'histoire ne s'arrête pas davantage et d'autres évolutions sont à venir. Au temps de Francesco Gonzague, alors même qu'Isabelle d'Este met en œuvre un programme culturel riche d'innovations, comment ne pas observer qu'aucune conscience urbanistique ne paraît se manifester comme si la vie, les élites, la culture se repliaient avec le pouvoir sur la cour, comme si la cité n'était plus que le cadre passif mais inerte qui accueillait la cour<sup>45</sup> ?

A Ferrare, le règne d'Ercole I marque pareillement un retour au centre de la cité. Le patronage des Este avait d'abord trouvé aux marges les espaces où se déployer<sup>46</sup> : villas, jardins, ou fameuse « addition » du duc Borso d'Este qui avait commandé en 1442 la bonification d'une vaste zone marécageuse, le Polesine de Sant'Antonio, réunie à la cité par l'enceinte urbaine et appelée à être urbanisée. Sous Ercole I, le centre devient le théâtre de premières opérations. Les deux principaux lieux de pouvoir, le palais d'une part, le Castel Vecchio d'autre part, sont unis par la « via Coperta ». Puis, les principaux offices de l'État sont peu à peu concentrés dans le palais qui connaît un vaste programme de réaménagements alors que les appartements ducaux sont installés au Castel Vecchio<sup>47</sup>. Tous les édifices qui donnaient sur la place sont progressivement restructurés. Un vaste programme est conduit dont le langage architectural multiplie les références à l'antique. La via Coperta transforme donc en un unique complexe monumental les deux lieux du pouvoir des Este en même temps qu'elle tend à réintégrer dans la ville, assurément placée sous l'ombre du prince, le Castel Vecchio<sup>48</sup>. Le palais est devenu le centre du gouvernement. Aux alentours, pour préserver la dignité du lieu, que l'on tend à protéger, voir à isoler, toutes les activités indésirables ont été éloignées. Et le duc, à partir de 1490, s'attache à transformer sa ville en capitale ducale : fortifications, extensions, constructions d'églises et de palais... Tous ces travaux sont destinés à impressionner à l'heure où le rôle politique du duc croît sur la scène italienne<sup>49</sup>. Reste qu'il ne faut pas négliger un dernier point qui vient heureusement rendre de la densité à l'interprétation. On a discerné à Ferrare les progrès d'une rationalité qui s'exprimait dans la régularisation du tracé des rues<sup>50</sup> ou dans la volonté de plus clairement distinguer entre les usages des lieux. Mais ces évolutions s'observent dans l'urbanisme de toutes les villes, quel que soit le pouvoir qui les domine. Partout les mêmes dispositions sont prises,

<sup>45</sup> C. Mozzarelli, *Lo stato gonzaghese. Mantova dal 1382 al 1707*, in L. Marini, G. Tocci, C. Mozzarelli et A. Stella, *I ducati padani. Trento e Trieste*, Torino 1979, in *Storia d'Italia*, dir. G. Galasso, vol. 17, pp. 396-397.

<sup>46</sup> A quelques exceptions près, telle la statue équestre réalisée pour Niccolò III.

<sup>47</sup> Cela étant, il ne faut pas perdre de vue que ces cours étaient itinérantes. Le fait a été mis en évidence pour Milan, comme il a été montré que la cour des Este ne restait dans la même résidence pas plus que quelques mois : Tuohy, *Herculean Ferrara*, pp. 142

<sup>48</sup> Je partage pleinement l'analyse de Folin, *Rinascimento estense*, p. 254.

<sup>49</sup> Tuohy, *Herculean Ferrara*, pp. 121 et suiv.

<sup>50</sup> *Ibidem*, pp. 121 et suiv.

assez lentes au reste à entrer dans les faits, qui visent à écarter des centres et des sièges du pouvoir, les marchands ambulants, le commerce de détail, les tas de bois et toutes les activités incompatibles avec la dignité des lieux. Une majesté du pouvoir se conceptualise qui ne prend pas seulement forme dans l'édifice qui en est le siège et auquel il revenait, dans sa morphologie et son décor, de se charger d'un certain nombre de caractères. La majesté du pouvoir rayonne et l'espace proche, tôt protégé par des dispositions spécifiques en matière d'ordre public, se charge d'une dignité appelée à se dilater. On se méprendrait en imputant ces évolutions aux seules politiques princières puisqu'elles sont présentes par exemple à Venise au même titre qu'à Ferrare<sup>51</sup>.

A ces exemples, il revient d'avoir montré qu'il faut distinguer, nuancer et que la ville peut faire de la résistance. Elle en fait à Naples, où le Castel Nuovo, isolé, demeure une œuvre de défense militaire ; elle en fait à Milan, où le Castello de Porta Giovia, malgré les efforts et les projets des Sforza pour le relier au cœur de la cité, conserve, à la périphérie, sa fonction militaire<sup>52</sup>. Comment expliquer de tels contrastes dans l'évolution ? Il faut sans doute invoquer la taille des villes. Milan, Naples, deux métropoles, deux des villes les plus peuplées d'Italie, deux villes dangereuses. Il faut comprendre que certains pouvoirs demeuraient mal assurés et que les conquérants, Alphonse d'Aragon ou Francesco Sforza, le savaient et le redoutaient. Il ne faut pas oublier les pesanteurs propres à l'histoire de chaque communauté urbaine et que les structures matérielles, l'organisation du bâti et le corps social n'ont pas forcément des évolutions synchrones. Entre la communauté urbaine et l'espace, les hiatus, infiniment, peuvent surgir, disparaître ou se durcir, se compliquer en fonction du spectre social. Des permanences subsistent, des réactions s'organisent. La cité, dans ses pierres et sa morphologie, peut changer plus lentement que le corps social, conserver de ce fait comme des empreintes, les traces d'une organisation qui se vide lentement de son sens. Les usages sociaux se dissocient alors de la réalité physique urbaine. Inversement, le groupe peut opposer la force de ses pratiques et, par leur crispation, refuser les mutations<sup>53</sup>. Les châteaux de Milan et de Naples valent en conséquence comme un autre modèle, longuement actif dans l'histoire du XVI<sup>e</sup> siècle italien. Alberti, dans le *De re aedificatoria*, conseillait aux tyrans d'habiter solitairement, dans une citadelle isolée près de la muraille. Les princes victorieux mais inquiets continuent à suivre cette recommandation.

<sup>51</sup> E. Crouzet-Pavan, *Sopra le acque salse. Espaces, pouvoir et société à Venise à la fin du Moyen Âge*, Rome 1992, 2 voll., t. 2, pp. 939 et suiv.

<sup>52</sup> P. Boucheron, *Non domus ista est urbs. Palais princiers et environnement urbain au Quattrocento (Milan, Mantoue, Urbino)*, in *Les palais dans la ville. Espaces urbains et lieux de la puissance publique dans la Méditerranée médiévale*, dir. P. Boucheron et J. Chiffolleau, Lyon 2004, pp. 249-284.

<sup>53</sup> E. Crouzet-Pavan, *La ville et ses villes possibles : sur les expériences sociales et symboliques du fait urbain (Italie du Nord et du Centre, fin du Moyen Âge)*, in *D'une ville à l'autre*, pp. 643-680.